

## Mariage de Anna et Federico – Balerna – 23 novembre 2013.

*Lectures : Cantique des Cantiques 5, 2-9 ; Jean 21, 4-19.*

« Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres (...) ? Qu'a donc ton bien-aimé de plus que les autres, pour que tu nous conjures de la sorte ? » (Ct 5,9)

Les filles de Jérusalem provoquent la fiancée pour qu'elle donne les raisons de sa préférence. Pourquoi préfère-t-elle son bien-aimé ? Qu'est-ce qui, à ses yeux, lui confère une valeur plus grande qu'à tout autre homme ? De fait, pour lui, l'aimée s'est livrée à une recherche spasmodique, hurlant son nom dans la nuit, passant pour folle aux yeux des gardiens de la ville, se faisant frapper, blesser, dépouiller par les forces de l'ordre ? Elle explique qu'elle est « malade d'amour ». C'est le moins qu'on puisse dire !

Pourtant, peu avant, elle-même n'avait pas tant préféré la présence de son bien aimé. À son désir d'entrer chez elle, elle avait opposé de futiles et paresseux motifs de convenance : « J'ai ôté ma tunique, comment la remettrais-je ? J'ai lavé mes pieds, comment les salirais-je ? » (5,3).

En somme : cet aimé, ce chéri, le préfère-t-elle vraiment ? Est-elle disposée à donner sa vie pour lui, à se laisser maltraiter, blesser et peut-être tuer ou ne vaut-il pas la peine de se lever de son lit, de s'habiller et de se salir les pieds ? Ses camarades ont raison de se demander si son bien-aimé est meilleur que les autres, non seulement dans l'absolu mais aussi pour elle, sa bien-aimée.

Chers Anna et Federico, je ne sais pas pour quelle raison vous avez choisi ce texte du Cantique des Cantiques pour votre mariage. Certes, une raison évidente est qu'il parle de l'amour entre un homme et une femme, un amour plein de passion. Moi je le trouve adapté à la célébration d'un mariage surtout dans la mesure où il illustre avec franchise, avec lucidité, notre fragilité humaine et notre inconstance à vivre jusqu'au bout une passion d'amour, notre instabilité à vivre jusqu'au bout une préférence exclusive et à en rendre raison devant tout le monde. Comprenons-nous : en cela ce n'est pas seulement la femme qui est inconstante, « *mobile qual piuma al vento* », mais aussi et peut-être surtout l'homme.

Cette franchise du texte sacré dans l'illustration de la fragilité humaine à donner les raisons de sa préférence exclusive ne doit pas faire rougir. Tous les moines de l'Antiquité et du Moyen Âge, et en particulier saint Bernard de Clairvaux, n'ont jamais censuré ce poème amoureux, au contraire : ils l'ont préféré à tant d'autres textes bibliques parce qu'ils comprenaient qu'aussi et surtout avec Dieu nous sommes appelés à vivre une préférence exclusive que nous sommes incapables de garantir dans les faits.

Dans sa Règle, saint Benoît insiste pour que les moines « ne préfèrent rien à l'amour du Christ » (RB 4,21) ; qu'ils ne doivent « rien avoir de plus cher que le Christ » (5,2) ; qu'ils « ne préfèrent absolument rien au Christ » (72,11). Devant chacune de ces trois affirmations, quel moine ne se sent pas comme Pierre qui a renié trois fois et trois fois

s'entend redemander, par le Christ, cet amour de préférence exclusive qu'il ne peut pas garantir ?

Dans chaque vocation chrétienne, dans chaque état de vie, il nous est demandé une préférence pour le Christ ou dans le Christ, comme celle à laquelle s'engagent mutuellement les époux par le sacrement du mariage et que la seule passion humaine ne peut assurer.

Mais alors que faisons-nous ? Que sommes-nous en train de faire ? Qu'êtes-vous en train de faire vous deux, Anna et Federico ?

Je ne sais pas non plus pourquoi vous avez choisi l'Évangile de cette liturgie. Mais heureusement que vous avez choisi ce texte car c'est ici que Dieu vient résoudre l'inquiétude et l'insécurité sur nous-mêmes que la première lecture provoque en nous.

J'ai souvent pensé que le dialogue entre Jésus ressuscité et Pierre, avec les trois demandes d'amour de la part de Jésus et les trois réponses d'amour de Pierre, est un peu le Cantique des Cantiques du rapport entre le Seigneur et le premier de ses apôtres.

Maintenant, je ne sais pas combien de bouquets Simon Pierre a offerts à sa femme. Je cois qu'ils étaient peu nombreux, peut-être aucun. C'était plutôt le genre à apporter un beau poisson, parce qu'il l'appréciait aussi... Mais Jésus a réussi à faire jaillir de son cœur, si peu sentimental, une passion pour le Christ lui-même dont sa femme a sûrement dû ressentir l'effet. Je suis certain que la femme de Pierre ne s'est jamais sentie autant préférée par son mari qu'à partir du moment où Pierre a vraiment découvert et affirmé en lui une préférence passionnée pour le Christ.

Au fond, c'est cela la nature et la raison profonde du mariage chrétien, du sacrement du mariage : la grâce de pouvoir enraciner dans l'humble préférence du Christ la préférence de l'amour humain que personne, humainement, ne pourrait garantir jusqu'au fond. Le mariage est ce sacrement par lequel l'Église nous donne la certitude de pouvoir préférer exclusivement et pour toujours un homme, une femme, en préférant le Christ et Son amour.

Mais l'Évangile que nous avons entendu ne nous parle pas si théoriquement de la préférence du Christ : il l'illustre et l'enseigne comme une histoire d'amitié, un événement immense qui se déroule entièrement dans un quotidien possible, à l'époque comme aujourd'hui. C'est donc comme si cet évangile prévenait notre évidente objection à une préférence pour toujours : l'objection du quotidien qui, jour après jour, constitue les années, les décennies, les 50 ou 60 ans de mariage qu'aujourd'hui tout le monde vous souhaite. Comment la préférence pourra-t-elle durer dans ce quotidien usant ?

Eh bien, la réponse de Jésus c'est sa présence quotidienne, son amitié, sa permanence face à nous et au milieu de nous pour nous répéter, non pas trois fois mais sans fin sa question « M'aimes-tu ? ».

Et ce Jésus quotidien, ce Jésus qui partage notre petit déjeuner quand nous sommes encore endormis et peu enthousiastes de commencer la journée, c'est le Ressuscité, vainqueur de la mort et du péché, c'est le Roi de l'univers, celui qui dans ses mains tient les siècles, l'univers, l'histoire, chaque vie et chaque destin de toute la famille humaine.

Et pourtant c'est un Jésus mendiant. Le quotidien du Christ dans notre vie est une présence qui demande humblement, qui mendie. Il mendie tout : de la nourriture à l'amour : « Les enfants, vous n'avez pas du poisson ? » ; « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? ».

On ne peut pas comprendre l'amour entre l'homme et la femme, l'amour de ses propres enfants si on ne fait pas l'expérience avec le Christ que celui qui nous donne tout est aussi celui qui nous demande tout.

Dans cette superbe dernière scène de l'évangile de Jean, ce qui doit nous tranquilliser c'est que Jésus prend toutes les initiatives, qu'Il fait tout. C'est Lui qui apparaît, c'est Lui qui appelle les disciples, Lui qui demande à manger, Lui qui ordonne précisément ce qu'il faut faire quand on n'a rien à donner, Lui qui accomplit le miracle de la pêche abondante, Lui qui a préparé le feu de braise sur la rive, y a déjà mis un poisson à cuire avec le pain, Lui qui demande son amour à Pierre et en fait le berger de ses brebis, Lui qui connaît son destin jusqu'à la mort et lui dit « Suis-moi ! »...

Toutefois, dans cette scène, dans ce fleuve de grâce où Dieu accomplit tout pour nous, avec nous, en nous, une seule initiative est laissée à l'homme. Cette initiative – elle aussi un reflet de Sa manifestation – est celle de Jean, le disciple préféré, qui reconnaît Jésus : « C'est le Seigneur ! ».

Tout le monde n'a pas la même acuité dans la reconnaissance du Christ, mais qui la possède, qui la vit la transmet aux autres. « Aucun des disciples n'osait lui demander : "Qui es-tu ?" Sachant que c'était le Seigneur. »

C'est pour cela que le sacrement du mariage, comme tous les sacrements, ne concerne pas seulement celui qui le célèbre et celui qui le reçoit mais comporte une insertion dans la communauté chrétienne, dans la compagnie des disciples du Christ. Nous en avons besoin afin qu'il y ait toujours à côté de nous, dans les circonstances joyeuses ou difficiles de la vie, quelqu'un qui nous dise : « C'est le Seigneur ! », et nous transmette ainsi la grâce de cette reconnaissance, de ce « savoir » que le Christ est ici, qu'il est toujours avec nous, quoi qu'il arrive.

Être l'un pour l'autre celui ou celle qui reconnaît et annonce que le Seigneur ressuscité est ici c'est au fond pour les époux la manière la plus vraie de se préférer, chaque jour un peu plus, jusqu'à la fin, jusqu'à l'éternité.

*P. Mauro-Giuseppe Leori  
Abbé Général OCist*